

LE NORD.

EMPARONS-NOUS DU SOL.

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE
DU NORD

ST-JEROME, 18 MAI 1894

RÉDIGÉ EN
COLLABORATION

"LE NORD"

Journal Hebdomadaire.

Publié à St-Jérôme, comté Terrebonne, par
La Cie d'Imprimerie du NORD.

REDIGE EN COLLABORATION

Dr W. GRIGNON, Directeur.

Abonnement.....\$1.00 par année
50 c. pour 6 mo.

ANNONCES

Première insertion.....10 cts la ligne
Insertions subséquentes.....5 cts
Annonces à l'année tarifées
par contrats spéciaux.

Pour annonces, abonnements, impres-
sions, etc., s'adresser à

S. MAGNANT,

Gérant.

Conférences agricoles

Le Rév. M. A. G. Moreau, curé de Ste-Marguerite, en sa qualité de missionnaire agricole va être accompagné par le Dr W. Grignon dans une série de conférences qu'il donnera dans les paroisses suivantes :

Le 27 mai, à St-Jérôme, à 7 h. du soir,
28 Ste-Sophie, à 10 h. a.m.,
28 Ste-Anne, 7 h. p.m.,
29 Terrebonne 10 h. a.m.,
29 Ste-Thérèse 7 h. p.m.,
30 St-Janvier 10 h. a.m.,

Dans les paroisses de Ste-Thérèse et de Terrebonne, M. A. Labonté du séminaire de Ste-Thérèse, donnera probablement des conférences à titre de missionnaire agricole.

LES EVENEMENTS POLITIQUES DU JOUR

LA REQUETE DES EVEQUES DU CANADA

Aurons-nous des élections à l'automne?

QUAND FINIRA LA SESSION?

Les événements politiques les plus saillants sont le remaniement du tarif; la requête de Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques catholiques du Canada sur la question des écoles.

Sur le premier point, plusieurs changements ont lieu lorsque la chambre se forme en comité général sur le projet de loi de M. Foster au sujet du tarif.

On ne saura au juste quels seront les véritables changements que lorsque le projet de M. Foster sera devenu loi.

En attendant, l'opposition libérale critique et trouve tout mauvais.

Le remaniement du tarif est chose très délicate et le gouvernement n'a peut-être pas tort de se hâter lentement; la chose vaut la peine d'être mûrie.

Espérons que les changements seront faits avec justice et discernement de manière à protéger, dans une juste mesure les intérêts de toutes les classes de la société, principalement des classes agricoles et industrielles dont les intérêts viennent quelques fois nécessairement en conflit.

La question des Ecoles..... qu'en fera-t-on? La requête de Nos Seigneurs les Evêques du Canada aura-t-elle pour effet d'engager la majorité protestante du pays à rendre justice à nos coreligionnaires et à nos nationaux?.....

Espérons-le..... Il nous faut avouer

que nous doutons fort que les fanatiques des deux partis politiques abaissent pavillon!

Pourtant, si on voulait y regarder avec un peu moins d'esprit de parti et plus d'esprit de justice, la chose serait bien facile.

Nous l'avons déjà dit, nous ne croyons à l'efficacité que d'un seul remède, quant à ce qui peut arriver à Ottawa: que les catholiques s'unissent ensemble en dehors des partis politiques et qu'ils luttent constitutionnellement jusqu'à ce qu'ils aient obtenu justice.

C'est le seul moyen pratique! en usera-t-on?.....

Autrement, il ne resterait plus qu'à tourner les yeux du côté du Gouvernement Impérial.

Là, il doit y avoir remède, car après tout, il doit être possible de faire respecter les garanties que nous ont données les traités et les représentants du gouvernement impérial, dans la personne des gouverneurs-généraux.

Et les élections auront-elles lieu à l'automne? Les journaux libéraux répondent oui. Mais faut-il les croire? Ça n'est une autre question.....

Nos adversaires semblent redouter les élections générales, car, sur ce point, ils nous font penser aux personnes atteintes de la fièvre: elle sont sans cesse poursuivies par le fantôme de ce qu'elles redoutent!

D'un autre côté, nos adversaires prétendent qu'il y a certitude de ce côté parce que *La Presse* le dit; ce n'est pourtant pas un signe infallible. D'ailleurs ce journal tout bien renseigné qu'il puisse être, n'est pas un organe officiel, et me serait-ce que pour donner la *clair de poule* à nos adversaires, il est bien capable de lancer cette nouvelle, afin de s'amuser un peu à leur dépens.

Nous ne croyons pas à des élections à une époque aussi rapprochée.

Nous ne sommes pas cependant dans le secret des dieux! au contraire, nous en sommes bien loin.....!

La fin de la session est chose difficile à prévoir. Le projet de loi sur le tarif n'est pas encore finalement adopté; cette question des écoles pourrait peut-être soulever un débat assez long, bien que peu pratique; les deux partis en effet, l'effleureraient pour ne pas se compromettre. M. Laurier ne brisera rien, nous en sommes certains et si M. Tarte parle fort et fait grand bruit, il y aura certainement de la part de ce dernier *plus de train que de besogne*! Ensuite, il y a les enquêtes.....

Ça c'est une grosse affaire..... pour l'opposition du moins! Les enquêtes, voyez-vous, c'est l'occupation nécessaire et indispensable de l'opposition: pas d'enquête, elle s'ennuierait à la mort! Toujours critiquer, même les bonnes choses, ou, au moins, les choses qu'on croit bonnes, c'est fatigant!

Mais parlez-moi des enquêtes! Là, on se crée un bagage, un joli bagage (même lorsqu'on ne découvre rien) pour les élections à venir.....

Comme on voit, il est difficile de dire si la durée de la session sera longue. C'est presque aussi difficile à prédire que le beau temps trois jours d'avance..... Et vous savez comme nous, que bien souvent l'almanach se trompe sur ce sujet.....!

5eme Lettre de L'Hon. G. A. Nantel

Mon cher Supérieur,

Je ne puis laisser Athènes sans vous dire à la hâte, combien nous avons été enchantés de notre séjour ici. Non seulement nous avons trouvé dans la capitale de la Grèce l'endroit des plus riches et des plus belles antiquités helléniques,

mais encore une ville tout-à-fait hospitalière. Quelle différence entre ce que nous voyons et ce que les voyageurs nous disent d'Athènes moderne!

La ville est populeuse, propre, et florissante. Pas de ces scènes de hideuses misères que nous rencontrons partout depuis le Caire. Pas de mendicants par métier qui vous ahurissent et vous forcent à rester à votre hôtel comme à Jérusalem par exemple, tant leurs instances vous deviennent importunes. C'est à peine si, comme chez nous, on rencontre aux églises quelques mendiants qui demandent bien tranquillement sans monter à l'assaut de votre bourse et au moins de votre tranquillité.

Rues, places publiques, trottoirs magnifiques, rien de mieux à Turin ou à Milan.

La population se tient fort bien est très sobre et très gaie tout à la fois; on dirait une des bonnes villes françaises de la province, comme Rouen, par exemple.

Les hôtels sont excellents et bon marché: pas de "bageliches" surtout et pas de pourboires, non plus à part ceux que vous voulez accorder très librement.

Les catholiques ont une église qui paraît l'emporter sur toutes les autres, au moins parmi les modernes.

Ici, comme dans tout l'Orient que nous avons parcouru, c'est le Français qui domine après la langue du pays. Que cette France serait grande si elle le voulait. A Jérusalem, à Jaffa, à Smyrne, à Athènes même ce qui la maintient ce sont ses admirables institutions religieuses si réduites, pourtant dans la mère-patrie. La conduite des "anti-cléricaux" soi-disant, constitue plus qu'une injustice envers de loyaux français, c'est une folie, c'est une folie, c'est un crime de lèse-nationalité, puisque partout, en-dehors de la France et des colonies l'influence française se réduirait à rien, si ce n'était des religieux et religieuses français. Je n'ai pas le temps de vous parler des antiquités d'Athènes; elles sont sans égales au monde pour l'architecture, la statuaire et la sculpture. Les grands artistes modernes n'ont qu'une ambition: approcher les chefs-d'œuvre produits sous Périclès, par Phidias et Praxitèle. Je tâche de rapporter en photographie, autant de souvenirs que possible de ces admirables productions.

Nous partons demain pour Corinthe, Corfou, puis rentrons à Brindisi jeudi ou vendredi.

Que nous avons hâte d'avoir des nouvelles du pays, de la famille, des amis. La pensée qu'il peut y être arrivé quelque chose de mal à votre endroit, diminue un peu le plaisir que nous éprouvons à voir de si belles choses. J'espère que Dieu a eu soin des nôtres partout comme de nous-mêmes ici, car vraiment nous nous portons à merveille, de corps et d'esprit.

Bonjour en Athènes qui est jusqu'à présent le seul endroit où j'aimerais à vivre en dehors du Canada, climat superbe, nature variée, pittoresque, remplie d'inspirations et de souvenirs, ciel profond, où l'on dirait que les étoiles s'enfoncent plus avant et brillent plus en scintillant que partout ailleurs, montagnes, grottes, ravins, gorges, défilés, vues de mer, de terre, toujours nouvelles et

originales. On conçoit comment facile de transformation du divin à l'humain et du terrestre au céleste, ont pu germer très sérieusement dans la tête des poètes, des peintres, des sculpteurs à la vue de toutes ces splendeurs s'épanouissant chaque jour, tantôt avec éclat et à la grande lumière, tantôt sous les demi-clartés de ces nuits de la Grèce que l'on prétend avec raison, je crois, être incomparables dans l'univers.

Bonjour là-dessus. Saluts à tous. Je suis, avec respect,

Votre dévoué frère

ALPHONSE.

Monsieur le Rédacteur,

Votre correspondant Ratio écrit des choses qui permettent de le croire athée. Il dit: La nature humaine, en soi, est indifférente au bien ou au mal.

Je réponds: La nature humaine en soi est inclinée au bien.

Et cela n'avilit point l'homme au point de vue spéculatif; cela ne dénature pas les notions fondamentales de la responsabilité en justice; autrement dit, cela ne détruit point la liberté.

L'indifférence objective et subjective est nécessaire à l'homme pour l'exercice du libre arbitre; mais l'indifférence morale au bien ou au mal, loin d'être nécessaire au libre arbitre, lui est contraire.

L'homme peut faire le mal, comme un citoyen peut, physiquement déroger aux lois de l'Etat, mais il n'est pas libre de le faire, tout comme un citoyen n'a pas moralement la faculté de contrevenir à l'ordre établi par la loi.

C'est toujours l'histoire de cette fausse notion qu'on a de la liberté des adeptes du libéralisme. Faire le mal leur semble être user de la liberté — tandis que ce n'est qu'en abuser. On dit: Si l'homme ne peut faire le mal, il n'est pas libre. Alors pensez-vous que Dieu, l'auteur de toutes nos libertés n'est pas libre de faire le mal?

La liberté est une perfection de la nature humaine et même la plus noble perfection. L'usage de cette liberté, auquel la volonté a un droit naturel et inaliénable doit être identiquement une perfection un bien. Alors si l'indifférence morale est nécessaire à la liberté il n'y a rien de répréhensible dans l'action de celui qui profite de cette indifférence pour commettre le mal: il ne fait qu'user de sa liberté qui est un bien, une perfection. Point n'est coupable celui qui jouit de sa liberté, use de son droit.

Les lois divines et humaines, notre propre conscience morale démontrent la fausseté de cette proposition et le correspondant Ratio est le premier à le rejeter. Elle découle pourtant du principe qu'il pose sur l'indifférence morale de l'homme.

Non, l'homme tend au bien, au bonheur, à sa fin ultime.

Dans toutes ses actions libres, il a un but et ce but, cette fin qui détermine son action quelle est-elle?

Ce ne peut être une abstraction car Dieu qui en est l'auteur ne peut ni être trompé ni tromper.

Ce ne peut être les biens corporels qui sont eux-mêmes ordonnés à une autre fin.

Ce ne peut être les biens de l'esprit qui sont particuliers et finis comme l'intelligence dont ils proviennent et ne peuvent être consé-

quemment l'objet d'une fin ultime infinie.

C'est donc au bien infini, incréé à la béatitude éternelle, à Dieu lui-même que tend la nature humaine, en soi.

Je résume:

1o L'homme n'est pas indifférent au mal ou au bien; autrement il ne serait pas coupable de pratiquer le mal: c'est sa liberté. Ce qui répugne à votre correspondant

2o Il est absurde de penser que notre nature en soi, œuvre de Dieu est ordonnée au mal. Ce qu'admet Ratio.

3o On peut dire "a posteriori" que si l'homme n'est ni indifférent ni incliné au mal, il est incliné au bien. Ce que n'acceptera peut-être pas Ratio.

En tout cas, s'il ne l'accepte pas il ne manquera pas de nous dire précisément ce qu'il entend par cette liberté humaine qui comprend l'indifférence morale.

J. L.

REPLIQUE — Je ne dirai qu'un mot en réplique à mon jeune contradicteur. Je ne refuse la discussion avec personne, pas même un collégien, mais à une condition bien raisonnable, c'est qu'on ne joue pas sur les mots.

Quand je parle clairement de bien et de mal dans le sens d'ordre ou de désordre moral et que je dis que la nature humaine, en soi est indifférente à l'un ou à l'autre, on perd son temps et son latin à me répondre que l'homme aime mieux être heureux que malheureux et qu'il tend au bien dans le sens de félicité.

Il faut savoir qu'il n'y a pas que Ziguilars dans le monde: sa philosophie peut discipliner l'intelligence, mais il faut la nourrir ensuite par des études plus sérieuses, sans quoi, on s'expose comme mon jeune ami, à réfuter les doctrines que l'on croit erronées par des jeux de mots puérils.

RATIO

Montfort, 3 mai — Mardi dernier, à six heures du soir, un pénible accident s'est produit près de l'orphelinat de Montfort, à la décharge du lac Chevreuil. Un jeune homme de vingt-cinq ans, natif de Penetagnishew, O. nommé Frs Génier a été tué par une pierre du poids de sept livres, lancée à plus de trois cents verges par une cartouche de dynamite. L'accident aurait pu être évité si le malheureux n'avait eu la vue très faible.

La mort de Génier a été quasi instantanée. C'est à peine si le Rév. Père appelé pour donner ses soins au moribond a eu le temps de lui donner l'absolution.

Ce matin, à huit heures, le corps de Frs Génier a été conduit au cimetière de la mission de Montfort par le personnel de l'orphelinat et par une centaine d'ouvriers du C.E.M. C'est le premier accident qui se soit produit sur ce chemin de fer.

—On constatait l'effet calmant de l'huile sur les flots agités de la mer. On saura désormais que cette action tempérante de l'huile peut s'exercer sur la marche des trains de chemin de fer.

L'autre jour un fût d'huile ariné

dans un des wagons d'un train de marchandises du P.-L.-M. s'est mis à fuir, et le liquide oléagineux est tombé exactement sur un des rails de la voie entre Bellegarde et Genève. Cet accident a été sans effet appréciable sur la marche du train de marchandises, mais il n'en a pas été de même pour le train de voyageurs arrivant à la suite.

Lorsque sa machine s'est trouvée sur le rail huilé, justement au bas d'une rampe assez forte, elle s'est mise à patiner, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que le train put arriver à Genève, avec trente-neuf minutes de retard. Ce temps avait été perdu sur parcours de 5 kilomètres. Il est vrai qu'il avait fallu recouvrir le rail de gravier sur la presque totalité de ce trajet.

L'huile fortuitement épanchée sur la voie était de l'huile de foie de morue. Puisse-t-elle enrayer les phthisies galopantes avec autant de succès que la marche des locomotives.

A OUTREMONT

Un incendie désastreux la nuit dernière

Le village menacé de destruction

Outremont a été, la nuit dernière, le théâtre d'un incendie désastreux. A un moment donné, l'on a craint sérieusement que tout le village ne devint la proie des flammes. Vers une heure du matin, l'établissement de M. Barbeau, boucher, et toutes les constructions attenantes, situées sur l'avenue Van Horne, prirent feu et en peu de temps ne furent qu'un brasier ardent. Tout a été détruit, maison, étal, boutique, hargar, remise, voitures ménagées, etc. A part les chevaux que l'on a réussi à sortir de l'écurie, rien n'a pu être sauvé. C'est une perte totale.

Les pompiers du Mile-End, guidés par le chef de l'incendie projetait au feu, volèrent au secours des villageois d'Outremont, à qui ils rendirent des services signalés. Grâce à leur courage, les flammes furent éteintes avant que les maisons du voisinage eussent eu le temps de souffrir. Les dommages sont de quelques milliers de dollars.

UNE EXECUTION A L'ELECTRICITE

UN REDOUTABLE MALFAITEUR MEURT SUR LA CHAISE FATALE

Auburn, N.-Y., 15.—Lucius Wilson, un redoutable malfaiteur originaire du Nebraska et condamné à mort par la cour d'assises de Syracuse, New-York, pour avoir assassiné au mois de juillet dernier, de complicité avec son frère Charles, un détective du nom de James Harvey, qui venait de l'arrêter pour vol, a été exécuté par l'électricité entre midi et demi et une heure, hier, dans le pénitencier de l'Etat à Auburn. Le frère et complice du supplicié, Charles, n'ayant été capturé que plusieurs mois après lui, est écroué actuellement à la prison du comté d'Yrre-dega, à Syracuse, en attendant son procès.

L'exécution de Lucius Wilson a été marquée par aucun incident extraordinaire et n'a pas duré très longtemps. Le condamné qui avait faitement résigné à son sort, ne prévoyait jusqu'au bout du plus sang froid.

Comme d'habitude, depuis l'adoption de l'électricité pour les exécutions, lecture de l'arrêt de mort avait été donnée la veille au condamné.

Vers midi et demi, toutes les personnes dont la présence est autorisée ou exigée par la loi étaient réunies dans la salle des exécutions. Le condamné est entré dans la salle à midi quarante et une minutes, tenant une cigarette allumée à la main. Il n'était

Les personnes qui auront besoin de charbon et de briques en trouveront à mon magasin d'Orléans.

LES CHERCHEURS D'OR

11

DEUXIÈME PARTIE

X

Au moment où, s'écartant du brasier, elle tournait le dos à la lumière rougeâtre des branches amoncelées, un homme parut dans le cercle lumineux tracé par la flamme.

Rosina se retourna. Deux cris de surprise et de joie partirent en même temps.

— Pablo ! s'écria la jeune femme.

— Rosina ! dit le créole, qui osait à peine en croire ses yeux.

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa avec une vive effusion de joie.

— Dieu soit loué ! dit-il enfin. Vous vivez !

Trop émue pour pouvoir parler, la jeune femme restait la tête appuyée sur la poitrine de Bras d'Acier. Il la conduisit d'un mouvement près d'une sorte de siège naturel formé par les racines d'un arbre, et s'assit à côté d'elle.

— Que je suis heureux de vous revoir ! lui dit-il. L'idée de votre mort empoisonnait ma vie. Que de fois j'ai pleuré en songeant à vous !

— Est-ce bien vrai, Pablo ? dit Rosina en fixant ses beaux yeux noirs sur ceux du créole.

— Vous en doutez, Rosina ?...

— Vous avez donc toujours quelque affection pour moi ?

— Oui, Rosina ; une affection bien sincère et bien profonde. Mais qu'étes-vous donc devenue ? Que vous est-il arrivé ? Pourquoi cette lettre qui m'a brisé le cœur ?... Et tous ces indices qui faisaient croire à votre mort ?... Votre famille ?...

— Ma famille me croit morte, Pablo, dit la jeune femme.

— Et vous ne l'avez pas démentie ?

— Plus tard, mon ami. En ce moment, cela m'est impossible... Je vous expliquerai cela plus tard. Mais vous-même, comment vous trouvez-vous ici ?

— Depuis trois ans, je parcours la Californie.

— Dans quel but ? Seriez-vous donc cet homme dont j'ai si souvent entendu parler, et qu'on appelle Bras d'Acier.

— En effet, Rosina.

— Je l'avais deviné... Vous seul étiez capable de tous ces traits de bravoure et de générosité qu'on m'a si souvent racontés. Que cherchiez-vous donc dans le pays des mines ? Quelle était cette femme pour laquelle vous demandiez aide et protection à tous ceux que vous secouriez ? Aviez-vous donc appris que je vivais encore, et que je voyageais moi-même dans ces contrées si dangereuses ?

Bras d'Acier ne se sentit pas le courage de détruire l'illusion de la jeune femme, en lui révélant la vérité. Il fit une réponse ambiguë, que, dans son exaltation, Rosina interpréta à son avantage.

— Comme vous êtes changé, Pablo ! dit-elle en écartant de la main les longs cheveux qui voilaient le front du Mexicain. Ces trois années vous ont vieilli de dix ans. N'importe, vous êtes toujours le même, vous avez toujours vos beaux cheveux et vos yeux si doux et si fiers. Ainsi, c'est moi que vous cherchiez ?... Mais comment avez-vous retrouvé mes traces jusqu'ici ?

— Le hasard seul a guidé mes pas, répondit le créole.

— Le hasard ?

— Oui, Rosina. Pourrais-je prévoir une pareille rencontre... car... Enfin, à votre tour, dites-moi donc comment vous vous trouvez dans ce pays désert, au milieu de cette forêt ? Vous n'êtes pas seule, pourtant ?

— Oh ! non ! répondit la jeune femme en baissant la tête pour cacher sa rougeur. Plusieurs personnes m'accompagnent. Elles sont là qui se préparent le souper.

— Quelles sont ces personnes, Rosina ?

— Vous le saurez plus tard, murmura-t-elle.

Puis ne pouvant résister plus longtemps aux douloureuses pensées que les questions de Pablo venaient de lui suggérer, elle écha son visage entre ses deux mains, et se mit à pleurer avec une profonde amertume.

Quoiqu'il n'éprouvât désormais aucun amour pour la jeune créole, Pablo avait toujours conservé une sincère affection pour la compagne de son enfance. A cette affection se joignait encore cette reconnaissance que l'amour d'une femme inspire toujours à l'homme qui l'aime. Enfin, le sentiment de ses torts envers elle, et les reproches qu'il s'était si souvent adressés, tout se réunissait pour l'empêcher vivement en faveur de Rosina. Touché de sa douleur, il lui prit affectueusement la main et lui demanda la cause de ses larmes.

Rosina fit signe qu'elle ne pouvait répondre.

— Dites-moi au moins si vous êtes malheureuse, et ce que je puis faire pour vous consoler ou pour diminuer vos chagrins.

La jeune femme pleurait toujours et ne répondait que par des signes de tête négatifs à toutes les suppositions de Bras d'Acier. Enfin cédant aux élans de sa nature passionnée, elle jeta ses deux bras autour du cou de Pablo, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Emmène-moi, Pablo ; au nom du ciel, emmène-moi d'ici !

Comme il allait répondre, l'enfant, qui venait de se réveiller et de quitter son lit de mousse, sortit de dessous les arbustes qui l'abritaient. En voyant pleurer sa mère, il courut à elle et se jeta sur les genoux de la jeune femme. Rosina fit un cri et saisit l'enfant dans ses bras. Elle le contempla un instant avec une de ces expressions de physionomie que nul ne saurait définir. Puis, elle l'enleva de terre et l'embrassa avec une effusion qui avait quelque chose de si brusque et de si violent, que l'enfant se mit à crier :

— A qui est cet enfant ? demanda Pablo, qui s'était levé en même temps que la jeune femme.

Elle baissa les yeux. Une rougeur brûlante couvrit sa figure.

— A moi, dit-elle enfin.

— A vous, Rosina, vous êtes donc mariée ? s'écria-t-il avec une sorte de joie que trahissaient sa voix et son regard.

Rosina pâlit, comme si on lui avait enfoncé un poignard dans le cœur.

— Qu'est devenue Berthe de Mareuil ? dit-elle en fixant un regard perçant sur le Mexicain. L'avez-vous retrouvée ?

Comme il hésitait à répondre, il vit tout à coup un mouvement de terreur sur la physionomie de Rosina. Elle venait d'apercevoir, à cinquante pas tout au plus, Benito, qui arrivait en courant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pablo en regardant au regard effrayé de la jeune femme.

— C'est Benito, murmura-t-elle d'une voix brisée... Voyez là-bas dans ce sentier.

— Quel est ce cavalier ?

Rosina baissa la tête et ne répondit pas. Seulement son regard se porta sur l'enfant, et se leva ensuite vers Pablo avec une expression indicible de honte, de douleur et de prière.

— Son père ? dit le créole à demi voix.

Elle fit signe que oui.

— Ne m'interrogez pas, Pablo, ajouta-t-elle précipitamment. Plaintez-moi, ayez pitié de moi, car je suis bien malheureuse !

— Est-ce que cet homme vous maltraite ?

— Oh ! non, il est très bon pour moi ; il me comble de soins et de prévenances, mais... tenez je n'ai pas le temps de vous dire cela aujourd'hui. Plus tard... peut-être ; mais aujourd'hui, je vous en conjure, n'ayez pas l'air de me connaître. Qu'il ne sache jamais que vous êtes venue à San Fernando !

— Pourquoi ?

— Je ne puis vous le dire. Qu'il ignore aussi votre vrai nom...

Cette précaution est peut-être inutile, mais je vous supplie de l'observer...

— Aurait-il quelque motif de m'en vouloir ?

— Vous saurez tout plus tard, mais, de grâce, ne dites pas que vous me connaissez... Trouvez un motif pour justifier votre présence. Dites... Je ne sais pas, moi... ma pauvre tête n'y est plus. Mais vous trouverez un prétexte.

Une seconde après, Benito arrivait auprès des deux jeunes gens. Ses sourcils froncés et ses traits contractés révélaient assez sa colère et sa jalousie. Il se mit entre le créole et Rosina.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il à la jeune femme, que veut-il ?

— Cet homme est un *callabero*, *senor*, répondit Bras d'Acier d'un ton froid et hautain.

Benito haussa les épaules.

— Que venez-vous chercher ici.

— Deux assassins.

— Capa de Dios, *senor*, est-ce une insulte ? s'écria le métis en portant la main à la poignée de son machete.

— Nullement. Il ne s'agit ni de vous ni de ceux de votre bande. Je parle de deux brigands américains.

— Je n'ai pas d'Américains dans ma bande.

— Cependant...

— D'ailleurs, qui êtes-vous ?

— On m'appelle Bras d'Acier.

— Ah ! fit d'un ton surpris Benito, qui, d'après le récit des prouesses du célèbre *gambuzino*, s'attendait à voir un tout autre homme que ce créole à la taille mince et souple... et que vous ont fait ces hommes que vous poursuivez ?

— Ils ont assassiné un de mes compagnons et tiré plusieurs fois sur moi.

— Je ne connais pas ces hommes, et je ne les ai pas vus.

— J'ai pourtant suivi leurs traces jusqu'à votre dernier campement.

— Combien avez-vous de personnes dans votre bande ? demanda-t-il ?

— Trois hommes et deux femmes.

— Où sont les hommes ?

— Un d'eux est là près de ce feu dont vous apercevez la lueur à travers ces arbres. Il prépare le souper. Les deux autres ramassent du bois pour la nuit. Les chevaux paissent à deux pas d'ici.

— Je crois bien, cependant, que ces deux Américains ont rejoint votre bande, reprit Bras d'Acier. Il faut que je m'assure...

— Oseriez-vous mettre en doute la parole d'un *caballero* comme moi ? s'écria Benito, qui trouvait naturellement plus facile de soutenir une querelle qu'une explication. Si ma voix ne suffit pas à convaincre Votre Seigneurie, mon machete sera peut-être plus heureux.

Le regard méprisant que Pablo lança sur le métis semblait si bien exprimer à ce dernier la distance qui existait entre eux, que Benito bondit de rage.

— *Valga me Dios !* s'écria-t-il, en tirant son machete.

Benito dit la jeune femme en cherchant à le retenir.

Il la repoussa durement.

Un éclair passa dans les yeux de Pablo. Il fit un pas vers le métis, mais un regard suppliant de Rosina le retint.

— En vous demandant si vous avez vu ces deux brigands américains qu'on appelle les *Goliath*, reprit le créole, je ne fais qu'user du droit qu'ont tous les honnêtes gens de questionner en pareille circonstance les personnes qu'ils rencontrent. Aujourd'hui, c'est moi que ces bandits attaquent ; demain, ce sera peut-être vous.

— Encore une fois, je ne les ai pas vus.

— C'est bien, dit Pablo, qui eut pitié de l'inquiétude et des tranges de Rosina. Je me retire. Que Dieu protège la *senora* et lui donne un heureux voyage !

— Merci, *senor caballero*, murmura la jeune femme d'une voix émue, merci de votre bonté !

Elle eût donné tout au monde pour glisser quelques mots à Bras d'Acier ; mais, au premier mouvement qu'elle fit pour s'approcher du créole, elle rencontra le regard dur et jaloux de Benito.

Bras d'Acier salua Benito avec une politesse hautaine qui fit bouillir le sang du métis. Un instant après, il avait disparu dans l'épaisseur du bois.

— Que tous les démons de l'enfer te tordent le cou, Espagnol maudit ! s'écria Benito en montrant le poing au cavalier qui s'éloignait... retourne à ton camp, va !... tu y trouveras de mes nouvelles.

— Que veux-tu dire, Benito ? demanda Rosina.

— Rien que tu aies besoin de savoir, répondit-il durement. Cet étranger t'a-t-il donc promis quelque chose pour lui livrer mes secrets ?

— Benito !

— Calamba ! tu causais avec lui d'un air si animé !... Est-ce parce qu'il a la peau un peu plus blanche que moi qu'il te plaît déjà, ce fils de l'enfer ?

Tandis que le métis, exaspéré par la dédaigneuse indifférence du créole, épanchait sa colère en faisant une scène de jalousie à sa pauvre femme, Pablo retournait vers ses compagnons.

La rencontre soudaine et inespérée de Rosina l'avait bouleversé. Elle lui enlevait le remords incessant qui, depuis si long-temps, tourmentait ses jours et ses nuits. Il avait hâte de raconter cette heureuse découverte à Mme Vandellès, car il savait que celle-ci se reprochait presque autant que lui même la mort de la pauvre Rosina.

— Quelle joie, quel soulagement pour Berthe ! se disait-il, en marchant avec rapidité. Comme ses beaux yeux vont se lever vers le ciel !... Si nous nous trouvons seuls, peut-être me serrera-t-elle la main pour me remercier de cette bonne nouvelle.

Les deux camps étant fort éloignés l'un de l'autre, il fut obligé de marcher toute la nuit pour rejoindre ses compagnons.

En arrivant à l'endroit désigné pour la nuit, il fut étonné de trouver tout le monde sur pied. Le soleil n'étant pas encore levé, il se demanda d'où venait cet empressement inusité. Une vague inquiétude lui traversa le cœur, et lui fit instinctivement hâter le pas. Bientôt il crut remarquer un air de consécution sur les visages de deux de ses compagnons qu'il apercevait déjà, et qu'éclairait la flamme du brasier.

Il chercha des yeux Mme Vandellès, et ne la vit pas. En deux bonds, il fut au milieu du cercle. Bucolick courut à lui. La figure de l'honnête Irlandais était bouleversée.

XI

— On a enlevé Mme Vandellès, dit Bucolick d'une voix étranglée par l'émotion.

Pablo ne répondit rien. Il concentrait toutes ses forces pour cacher sa douleur aux yeux qui l'observaient.

Vandellès surtout ne le quittait pas du regard. Pablo fut sublime d'énergie. Son effrayante pâleur aurait pu seule le trahir, mais la lueur vacillante du brasier empêchait de le remarquer.

— Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix presque calme.

— Voici comment, dit Ribonneau, toujours prêt à prendre la parole...

— Laissez donc parler Bucolick, interrompit Craddle. C'était lui qui se trouvait à côté de la jeune dame. Il sait mieux que personne ce qui s'est passé, et il le racontera plus simplement.

— Qu'entendez-vous par là ? s'écria le Marseillais d'un ton mécontent.

— Que vous nous racontiez à tout moment un tas d'histoires dont nous ne croyons pas un mot.

— Est-ce à dire que je suis un menteur ? s'écria Ribonneau.

Tandis que le Provençal et l'Américain se disputaient en criant, Pablo s'éloigna de quelques pas avec Bucolick.

— Parle maintenant, dit-il à ce dernier en s'essayant à terre, la figure cachée entre les deux mains.

— Il n'y a pas de ma faute, je vous jure, dit l'honnête Irlandais, qui tremblait comme une feuille. Et pourtant je donnerais ma vie pour que cela ne fût pas arrivé.

— Racontez-moi tout.

— Eh bien, mon Pablo, en cheminant dans le bois, nous avons vu passer une bande de chevaux sauvages, de *mustangs*, comme les appelle le pauvre Mundiax. Il y avait une belle jument de baie qui traînait un lazo et qui ne pouvait galoper bien vite. Tout le monde s'est lancé après ce cheval excepté Mme Vandellès. Alors, moi, je suis resté pour veiller sur elle, comme je vous l'avais promis en partant. Nous mar-

chions l'un à côté de l'autre. Tout à coup j'aperçois, à deux cents pas dans le bois, un cerf qui semblait brouter des feuilles d'arbre. C'est-à-dire, je ne voyais pas le cerf, mais je voyais sa tête qui passait à travers les arbres. Il avait des bois superbes. Je me glisse à plat-ventre pour m'approcher de l'animal. Il ne bouge pas d'abord. Au moment où je vais pour l'ajuster, il s'éloigne de quelques pas. Naturellement, je le suis. Il fait le même manège cinq ou six fois ; enfin cela me paraît suspect. Je cours dessus, mon fusil à la main. Il disparaît encore. J'arrive à l'endroit où il était... Je cherche... je trouve des pieds d'homme... puis tout à coup j'aperçois, sur une touffe de mimosa, une tête de cerf... mais une tête séparée du corps de l'animal... Alors je me doute d'un piège. Je songe à madame Vandellès ; je cours comme un fou à l'endroit où je l'avais laissée... Rien... Je regarde ; je cherche partout... je l'appelle... Rien... J'étais fou. Bras d'Acier, fou de désespoir, que mes oreilles en tintaient et que dents claquaient comme si j'avais eu la fièvre !... Je me roulais sur la terre en criant de rage !... Enfin je me suis levé. J'ai recommencé mes recherches. J'ai trouvé les pieds de deux hommes.

— Les as-tu reconnus ?

— Non, dit Bucolick. Il faisait déjà bien sombre ; seulement, je puis vous garantir que ces empreintes sont beaucoup plus petites que celles des *Goliath*. Vandellès et les autres sont arrivés. Nous avons recommencé nos recherches avec des branches enflammées. Tout le monde l'aimait tant, cette pauvre dame... Craddle lui-même, qui est dur comme une pierre à fusil, eh bien ! il en était tout bouleversé. Tout ce que nous avons pu voir, c'est que les deux hommes étaient montés à cheval à cinq cents pas d'ici. Ils avaient sans doute emporté Mme Vandellès jusque-là. Tenez, voilà Craddle et José, qui vous diront comme moi que nous ne nous sommes pas couchés.

— Il faut la retrouver, dit Pablo. Je ne te fais pas de reproche. Bucolick, car je vois combien tu es malheureux en ce moment... Dans une heure, il fera jour, dit-il en élevant la voix pour s'adresser aux autres mineurs qui étaient venus peu à peu se grouper autour de lui. Reposez-vous un peu jusque là. Nous aurons probablement une rude journée.

— Et vous, don Pablo ?

— Vous savez bien que moi je n'ai pas besoin de sommeil. Aux premiers rayons du soleil, je vous réveillerai tous.

— Je vous tiendrai compagnie, Pablo, dit Vandellès. Il me serait impossible de fermer l'œil dans l'état d'inquiétude où je suis... La pauvre Berthe !... où elle ce moment ?... Qui l'a enlevée ? Dans quel but ? Ah ! c'est à en devenir fou !

Pablo ne lui répondit pas. Il s'assit au pied d'un arbre, la carabine entre ses genoux, appuya le front sur ses deux mains, et resta ainsi jusqu'au lever du soleil.

Quant à Vandellès, vaincu par la fatigue, il avait fini par s'endormir.

Dès que les premiers rayons du soleil eurent jeté quelque lumière sur la cime des forêts, Pablo réveilla ses compagnons.

Un quart d'heure après, les mineurs, divisés deux par deux, commençèrent leurs recherches. Sous la direction de Bras d'Acier, qui leur inspirait une aveugle confiance, ils se croyaient certains de réussir. Il se fit agit de découvrir un filon d'or pur, que ces braves gens n'avaient pu mettre plus de zèle et de soin à leur exploitation. La beauté, le courage et la résignation de Berthe avait fait sur ces hommes à demi sauvages une vive impression. Tous la respectaient et l'aimaient. C'était été pour eux une grande honte et un profond chagrin de ne pas retrouver leur compagne de route.

Nous ne racontons pas ici les divers incidents de cette poursuite. Comment, en effet, pourrions-nous en parler, sans ennuyer le lecteur, dans tous les détails nécessaires pour expliquer, pour faire comprendre les émotions profondes, les cris de joie et les cris de désappointement auxquels donnaient lieu les détails en apparence les plus futiles. Une branche cassée, une tige d'herbe foulée, un caillou dont le côté humide se trouvait en l'air, au lieu d'être encore enfoui dans la terre, une flaque d'eau plus ou moins trouble que sa voisine, et mille autres observations de ce genre, trop nombreuses pour que nous en puissions parler, voilà quels étaient les seuls renseignements sur lesquels devaient se guider les amis de Mme Vandellès.

La jeune femme avait été enlevée le même soir, c'est-à-dire le lendemain du jour où Pablo l'avait sauvée en tuant le grizly.

Le premier jour de recherches, le jeudi, se passa sans incident. Tout en se déplaçant fréquemment les traces, on dénicha toujours par les retrouvailles. Dans la nuit du jeudi au vendredi, les voyageurs furent réveillés par un bruit sourd et monotone. On eût dit le mugissement lointain de la tempête à travers une immense forêt, ou la voix affaiblie de l'Océan.

A partir de ce moment, jusqu'au lever du soleil, les mineurs entendirent passer d'eux, dans la nuit, des bandes d'animaux qui se dirigeaient du sud-ouest au nord-est. Comme tous suivaient à peu près la même direction, c'est-à-dire du côté opposé au bruit inexplicable qu'on venait d'entendre, il était probable que ces animaux fuyaient devant quelque danger dont les mineurs ne pouvaient encore deviner la cause.

Dès qu'il fit assez clair pour qu'on distinguât quelque chose à terre, les compagnons de Pablo recommencèrent leur pénible exploration.

Vers dix heures du matin, ils arrivèrent aux lieux marécageux qu'ils avaient côtoyés deux jours auparavant. Par malheur, aux abords mêmes de ce marécage, il se trouva un endroit où les pieds des chevaux des ravisseurs se complaisaient complètement avec ceux d'une troupe de *mustangs*. Plusieurs ponceaux d'eau couvraient le sol, cela contribuait encore à rendre les recherches plus difficiles. A partir de cet endroit, les *recolectores* ne purent rien trouver d'indices certains.

Depuis plusieurs heures, les pauvres gens marchaient le corps plié en deux et le front courbé vers la terre. Ils n'avaient encore rien mangé de la journée de la journée. Leurs forces étaient à bout. Le découragement leur enlevait le reste d'énergie qui les soutenait seul depuis quelque temps. Ils se laissèrent tomber à terre au pied d'un arbre et décidèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin.

— Jusque-là, Pablo avait insisté à travailler ses compagnons. Il s'était contenté de les aider chaque fois qu'il les voyait retenir quelque temps sans retrouver les traces. Le créole s'était prudemment ménagé. Dès qu'il vit ses amis à bout de forces, il continua seul ses recherches. Pendant plus de trois heures, il fouilla inutilement les abords de l'immense marécage, les roseaux et les flots de verdure. Rien, toujours rien.

— Pâle et sombre, les yeux ardents et les traits contractés, Pablo marchait toujours, le front courbé à terre.

Après avoir réparé leurs forces par un peu de nourriture et par deux heures de repos, les mineurs rejoignirent Bras d'Acier. Sachant qu'il serait superflu de chercher après lui, ils marchèrent en droite ligne, et ne tardèrent pas à le rattraper. Pablo n'avait encore rien trouvé.

Un peu avant le coucher du soleil, ils découvrirent des terrains inondés qui s'étendaient à perte de vue devant eux.

— La Bird's river (rivière des Oiseaux) est débordée, s'écria José. Brute que je suis de ne l'avoir deviné plus tôt. Voilà d'où venait le bruit que nous avons entendu cette nuit.

Au bout d'une autre demi-heure de marche, il devint évident que l'espace de terrain. Sans les cimes de quelques arbres qui se dressaient au-dessus des ondes, et le remous violent des eaux, on aurait cru qu'un lac immense fermait le passage aux voyageurs.

— Mon Dieu, mon Dieu ! dit José en levant les yeux au ciel, ayez pitié de cette pauvre dame !

Pablo voulut voir s'il était possible à un cavalier de traverser la rivière débordée. Il prit un des chevaux et le força d'entrer dans l'eau. Le pauvre animal ne tarda pas à trébucher contre les racines d'arbre et des troncs d'arbustes renversés et caché par l'inondation. Il s'abattait à chaque instant. Bientôt il perdit pied et faillit être entraîné par le courant avec son cavalier. Bras d'Acier fut obligé de revenir sur ses pas.

Vingt fois, Pablo renouvela cette tentative. Vingt fois, elle eut le même résultat. L'entreprise était d'autant plus insensée que la rivière roulait dans ses eaux rapides des troncs d'arbre et des débris de tout genre qui auraient renversé l'imprudent cavalier. Entraîné par le courant, il n'eût évité une de ces masses mouvantes que pour en rencontrer une autre.

(A suivre)